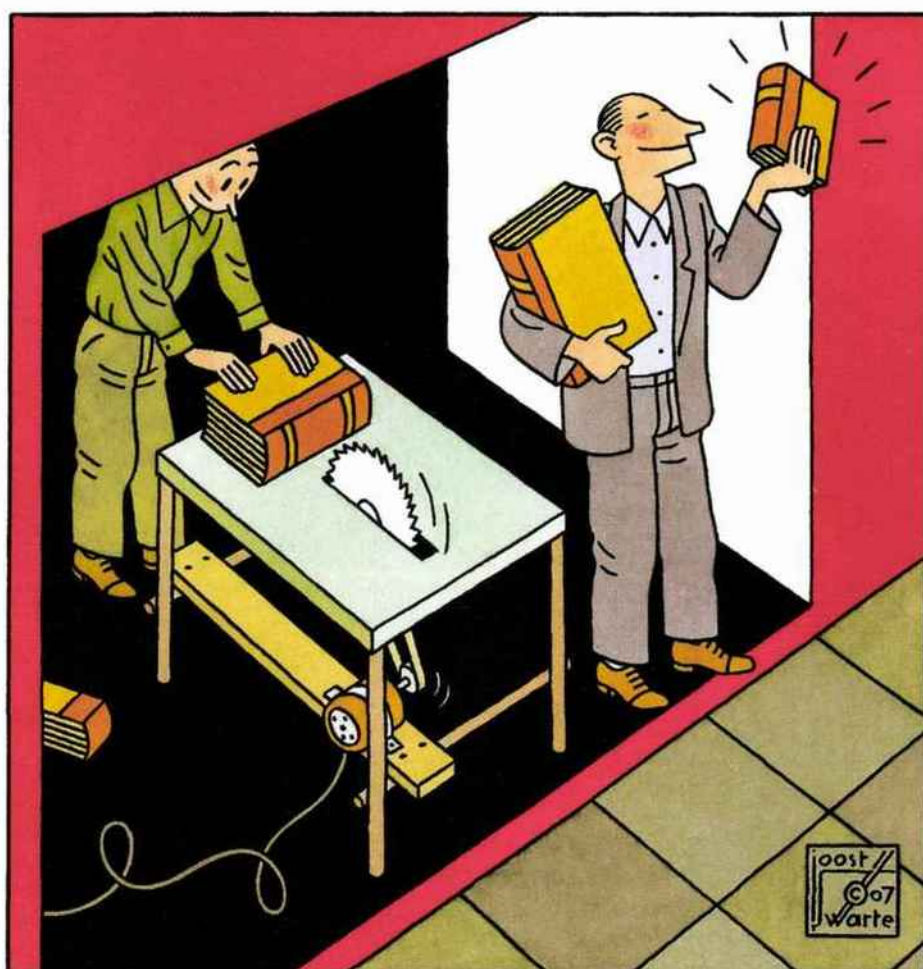




notre bibliothèque

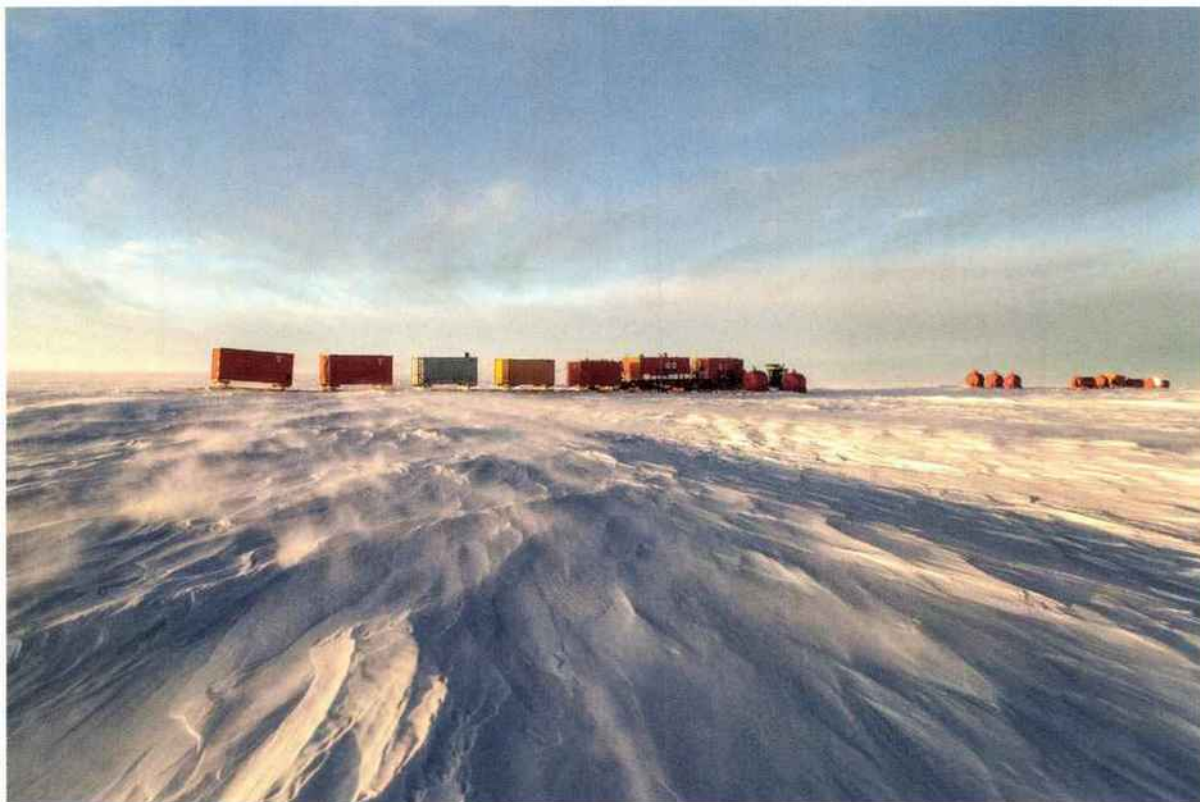
Romans · Essais · Poches · Romans graphiques



Ligne claire

Né en 1947, issu de la BD underground, le Néerlandais Joost Swarte a inventé en 1977 le concept de « ligne claire », qualifiant *a posteriori* la patte de Hergé et de ses héritiers. Ses dessins réalisés pour *The New Yorker*, dont il est l'une des stars graphiques depuis 1994, sont rassemblés dans un livre, accompagnés de leurs esquisses préparatoires.

NEW YORK BOOK, Joost Swarte, éd. Dargaud, 120 p., 24,95 €. En vente le 12 janvier 2018.

notre bibliothèque **fiction**

FRANÇOIS LEPAGE/SIPA

Un convoi de l'Institut polaire français transporte vivres et carburant vers la station de recherche franco-italienne Concordia, en Antarctique.

Essor de l'écofiction

Ruée sur les pôles

Quatre livres s'aventurent sur les banquises, jusqu'ici peu foulées par la littérature, entre hantise du krach climatique et nostalgie d'un monde en voie de disparition.

Par Hervé Aubron

face au dérèglement climatique, les écrivains ne pouvaient rester plus longtemps tièdes. Certains se révèlent aujourd'hui glacés. Ils ont choisi d'aller nager vers les pôles, probablement le cadre romanesque le moins usité de tous les temps, abstraction faite de Jules Verne. Le Britannique Ian McEwan fut un explorateur pionnier il y a sept ans : son roman *Solaire* (2010, Folio) s'ouvrait sur l'escale burlesque d'un climato-sceptique

dans une station arctique. Ces derniers mois, ce sont au moins quatre aventures polaires qui sont parus : les tangages d'un navire de prospection dans l'Arctique (*Polaris*, de Fernando Cletot), la tocade d'un retraité fasciné par les manchots (*La Fonte des glaces*, de Joël Baqué), la communauté d'un parc de caravanes isolé dans une Écosse en pleine glaciation (*Les Buveurs de lumière*, de Jenni Fagan), le séjour atone d'un écrivain dans un minuscule avant-poste du Nord canadien (*Churchill, Manitoba*, d'Anthony Poiraudau).

Pourquoi les pôles, quand règne plutôt la hantise du réchauffement, d'une canicule planétaire ? Sur le plan factuel, la hausse globale des températures pourrait certes, en faisant fondre les banquises, causer le refroidissement de certaines zones – comme l'imagine Jenni Fagan dans l'Écosse de 2020. Au-delà de cette conjecture scientifique, les pôles sont un parfait terrain d'observation pour mesurer le choc d'échelles (celle de la planète et celle de nos personnes) devenu notre lot quotidien impensé, choc dont découlent maintes ambiguïtés. Par exemple celle-ci : les pôles s'évaporent et, nous rendant compte que nous ne les connaissons pas, nous nous ruons vers eux pour les faire disparaître encore plus vite. Joël Baqué nous fait ainsi découvrir le business lucratif de l'eau d'iceberg, dégelée après des milliers d'années de sommeil – garanti sans traces d'hommes, notre absence mise en bouteille. « Nous transportons notre ruine sur le dos », résume pour sa part le narrateur de *Polaris*. Les paradoxes sont thermiques,



Joël Baqué
L'extase du manchot



Un ancien charcutier toulonnais ne sait comment occuper sa retraite et son veuvage. Au hasard d'un vidéogrenier, il achète un manchot empaillé et développe pour l'animal une passion obsessionnelle qui l'entraîne jusqu'aux deux pôles. Une fantaisie minutieuse qui peut parfois rappeler Jean Echenoz, avec une pointe de Pierre Desproges : l'humour s'y fait à froid, l'écriture est blanche, comme la banquise, mais aussi le clown du même nom, entre pantomime et emphase comique.

LA FONTE DES GLACES,
Joël Baqué,
éd. P.O.L., 284 p., 17 €.

Fernando Clemot
Dans la nuit blanche



Une découverte espagnole, loin des rivages ibériques : *Polaris* a pour cadre, dans les années 1960, un navire à la dérive entre la Norvège et le Groenland. Affrété par la Centrale, une firme mystérieuse, pour une mission de prospection, le bateau a connu une mutinerie. Le livre retranscrit l'interrogatoire du médecin de bord, un Allemand tourmenté, qui évoque une traversée lunaire, les errements des membres de l'équipage, mais aussi de troubles réminiscences de la Seconde Guerre.

POLARIS, Fernando Clemot,
traduit de l'espagnol par Claude Bleton,
éd. Actes Sud, 236 p., 21,50 €.

Jenni Fagan
Glaces écossaises



En 2020, le changement climatique engendre un grave refroidissement de l'Europe. Exproprié du petit cinéma qu'il tenait à Londres avec sa mère et sa grand-mère, un jeune homme rallie le seul refuge familial qui lui reste : l'une des caravanes d'un petit *trailer park* au nord de l'Écosse, où se pelotonne une poignée de destins solitaires – dont une brocanteuse et sa fille transsexuelle. Entre dialogues fleuris et éclats de paysages vitrifiés, une étonnante gouaille élégiaque pour dire la fin de partie de notre espèce.

LES BUVEURS DE LUMIÈRE,
Jenni Fagan, traduit de l'anglais (Écosse)
par Céline Schwaller, éd. Métailié, 304 p., 20 €.

mais aussi temporels, ainsi que l'énonce une protagoniste des *Buveurs de lumière* : « Cet hiver est dû à la fonte des calottes glaciaires, ce qui veut dire qu'il a commencé en quelque sorte il y a quinze millions d'années. » D'autres ambiguïtés encore : le pur blanc aveugle, mais il rend plus lucide, le froid tue, mais il exalte aussi, aiguise le souffle et la vue, rehausse la chaleur humaine (comme parmi les naufragés affectueux de Jenni Fagan), si par chance elle n'a pas entre-temps viré au coup de sang meurtrier (l'équipage du bateau de *Polaris*, qui perd le nord).

FANTASMES DE VIRGINITÉ

Ce tir groupé confirme une préoccupation environnementale qui a mis du temps à s'imposer en littérature, et qui dépasse les simples considérations thématiques. Il ne s'agit pas seulement ici de capter un air du temps, mais de se frotter aux confins mêmes de la littérature, et plus largement de la culture : celle-ci a eu tendance à ignorer l'écologie, parfois par modestie, le

plus souvent par aveuglement. Tant qu'il y avait de beaux esprits, tout n'était pas perdu, et si on évoquait l'écologie, c'était souvent celle des autres. La culture peut encore se concevoir comme une activité

Le pur blanc aveugle et rend plus lucide, le froid tue mais il exalte aussi.

exempte de la pollution environnante mais interroge peu, par exemple, sa propre propension à la surproduction. L'écologie est pourtant un éventuel autre nom de l'esthétique – étymologiquement la science des perceptions, donc aussi de l'environnement.

Les zones polaires sont invivables et désirables, nourrissent des fantasmes fallacieux de virginité et d'ermitage, de retour aux origines. Elles apparaissent comme des pages blanches qui attirent l'écrivain Anthony Poiraudau dans *Churchill, Manitoba*, dernièrement paru. Une fois sur place, il se rend vite

compte que ce lieu a lui aussi son lot de cadavres et de désastres, jusque dans les années 1950 : l'État canadien y déporta une indésirable communauté d'Indiens Dénés, qui y sombrèrent dans l'alcool et le désespoir. Ne pouvant beaucoup s'éloigner du village réfrigéré – les ours polaires rôdent –, l'écrivain se retrouve désœuvré. Tu n'as rien vu à Churchill, et le pôle Nord n'est pas une page miraculeusement blanche : lorsqu'il l'était, nous nous en moquions, et nous y avons ensuite siphonné toutes nos pollutions. Aujourd'hui la page brûle et écrire à son propos ajoute seulement un peu d'encre dans le bouillon que devient la banquise déliquescence.

À LIRE



CHURCHILL,
MANITOBA,
Anthony Poiraudau,
éd. Inculce,
160 p., 15,90 €.